

BELINDA

Documentaire de Marie Dumora
France – Sortie le 10 janvier 2018 – 1h47



🌟 Nominatation dans la catégorie ACID - Festival de Cannes
2017

Jeudi 10 mai 2018 18h30
Dimanche 13 mai 2018 19h00
Lundi 14 mai 2018 14h00

NOTES DE LA RÉALISATRICE

LA RENCONTRE

C'était en 2000. Je venais de tourner *Tu n'es pas un ange* dans un petit bureau de l'administration de l'Est où des personnes abandonnées à la naissance viennent chercher des informations sur leur histoire. J'y avais rencontré une jeune fille, adoptée très tard, qui me parlait de la nostalgie de son foyer d'enfants et de ses amis qu'elle regrettait. Cela m'a intriguée. Je suis allée dans ce foyer et j'y ai rencontré Belinda, 9 ans, inséparable de sa sœur Sabrina, 10 ans, dont on allait la séparer. Belinda était une enfant solaire, joyeuse, elle avait ce petit côté Paulette Goddard, avec cette grâce des personnages de Chaplin si fortement ancrés dans le présent. J'ai donc tourné avec les deux sœurs *Avec ou sans toi* qui constitue le premier volet de la trilogie des enfants, puis *Emmenez-moi* en 2004, le deuxième volet : un film de garçons où l'on retrouvait Anthony – l'ami de Belinda, rencontré au moment du tournage de *Avec ou sans toi* qui ratait son CAP de menuiserie avec beaucoup d'élégance d'ailleurs, ainsi que trois autres garçons.

J'ai ensuite tourné en 2007 *Je voudrais aimer personne*, où je retrouvais cette fois Sabrina, la grande sœur de Belinda. Quinze ans, bottes blanches, Sabrina élevait Nicolas, son enfant, dans un foyer pour jeunes mères et arpentaient la ville, tentant de garder son cap alors que tout vacillait autour d'elle. Elle décidait de faire baptiser son fils. Le film était construit autour de cet enjeu du baptême qui permettait d'éclairer beaucoup d'autres choses.

Sabrina était une héroïne, au sens grec du terme, lorsque les héros affrontent leurs destins sous le regard des Dieux. Pendant le film, Sabrina rencontrait le beau Pesse dans les allées d'une fête foraine. Ils déambulaient, se découvrant, conversant. Il la laissait ensuite pour retourner chez les siens, les Manouches, derrière le mur, de l'autre côté des rails.

Je suis alors allée, moi aussi, de l'autre côté des rails tourner *La Place chez les Manouches*. Quelques arpents de vignes séparaient du reste du monde ce paradis perdu au bord des rails. C'était une place forte : un Fort Apache à défendre de l'obstination des non-Manouches à faire cesser ce mode de vie. Ramuntcho, le pasteur, y chantait des cantiques, on y faisait la ferraille, briquait des mobylettes comme on soigne les chevaux dans les films de John Ford.

Il y avait là un musicien de Forbach, une autre place forte. Je l'ai alors suivi là-bas, où j'ai tourné *Forbach Forever* en 2015. Trois rues dans les hauteurs de Forbach où l'on est musicien de père en fils que l'on soit ferrailleur ou virtuose, membre d'une des dynasties du jazz manouche (les Schmitt, les Winterstein, les Merstein) et où, même si l'on part se produire à New-York, on revient toujours vivre à Forbach dans la communauté qui nourrit cette musique.

Je me suis constitué un territoire filmique dans cet univers là de l'Est de la France où, à chaque fois, le personnage d'un film m'amène vers le suivant et où je projette de continuer à filmer. C'est en suivant ce chemin que j'ai retrouvé Belinda encore une fois.

LES RETROUVAILLES ET LA QUESTION DU TEMPS



Dès que j'ai revu Belinda, j'ai eu immédiatement envie de refaire un film avec elle. Elle me faisait penser à la Wanda de Barbara Loden même si je n'avais pas imaginé une seconde en la retrouvant à l'époque que son amour pour Thierry l'amènerait jusqu'en prison. Au contraire. C'était Pénélope, se tenant bien droite, et qui attendait, rêvait, espérait. Nous partagions toutes deux l'envie d'un film. Cependant, la situation était difficile. Son ami était en prison, elle ne savait plus par quel bout prendre la vie. Je ne voulais pas non plus réduire son histoire à son ancrage sociologique, à un cas.

Les bureaux de Pôle Emploi et les parloirs ne m'inspiraient guère, ils me semblaient peu romanesques et me faisaient craindre de plus une distance contre-productive avec les personnages, une stigmatisation. Il n'était en aucun cas question de ne susciter que de la pitié qui l'aurait tenue loin de nous.

Je voulais la filmer dans son espace de liberté, son libre arbitre, ce que l'humanité partage avec plus ou moins de bonheur. Je lui ai proposé de construire le film autour de son histoire d'amour, d'essayer de faire « un vrai film », un film libre mais un film d'amour et que dans ce film on la retrouve aussi enfant, adolescente. J'ai donc pris le parti au montage d'ellipses radicales pour construire le récit et affirmer le traitement du temps.

Je ne pensais pas que je respecterais la chronologie de l'enfance, de l'adolescence (comme une sorte de *Boyhood*, le film de Richard Linklater, mais version Yéniche alsacien et « pour de vrai »). Très vite celle-ci s'est imposée, hormis un flash-back – les retrouvailles avec sa sœur – flash-back auquel elle a adhéré immédiatement. Il me semblait brutal ou artificiel, de lui infliger au montage mes propres associations d'idées, lui plaquer des souvenirs d'enfance.

Cependant, les séquences de l'enfance contribuent à nourrir et éclairer son histoire et, je l'espère, à faciliter l'identification à cette jeune femme, un peu loin de nos sphères. C'est tout l'intérêt du cinéma : révéler des personnes comme le ferait un bain chimique en photographie, dans quelque chose de leur vérité, de leur grâce.

Marie Dumora, réalisatrice



Marie Dumora tourne ses films dans l'Est de la France à quelques arpents de terre les uns des autres et s'est créée ainsi un territoire de cinéma. Le personnage d'un film l'amène vers le suivant comme un fil d'Ariane, si bien qu'il n'est pas rare de les retrouver quelques années plus tard d'un film à l'autre.

Elle filme elle-même. D'abord la trilogie des enfants et des adolescents, puis celle des Manouches, ferrailleurs ou musiciens virtuoses – parfois les deux – et aujourd'hui *Belinda*, le portrait d'une enfant devenue adulte à travers son histoire d'amour.

Ses films ont été sélectionnés ou récompensés dans de nombreux festivals : la Berlinale, Cannes (*Acid*), la Vennale, Indie Lisboa, le Festival international de Sao Paolo, le Festival d'Amiens, le Panorama du film européen en Égypte, Filmer à tout prix, Madrid, le FID Marseille (prix du documentaire), Festival du réel (prix du patrimoine), Entrevues Belfort, etc.

À trois âges de sa vie, **Marie Dumora** suit *Belinda* dans un vibrant documentaire qui porte son prénom.
(Bande à Part, 09 janvier 2018)

C'est son Antoine Doinel à elle. Quand la cinéaste **Marie Dumora** rencontre *Belinda*, elle a 9 ans. En 2002, dans **Avec ou sans toi**, elle la filme avec sa sœur Sabrina, alors qu'elles sont placées dans un foyer d'accueil et qu'un magistrat décide de les séparer. « Je les trouvais solaires, drôles, incroyablement vivantes », se souvient-elle. En 2008, elle tourne **Je voudrais aimer personne**, où l'on suit Sabrina devenue mère à 16 ans, jeune fille décidée aux bottes blanches et au pas rapide, qui souhaite faire baptiser son fils. Dans **Belinda**, Marie Dumora retrouve la cadette à l'âge de 23 ans. Avec les rushs réalisés lors des tournages précédents, elle dessine un arc entre l'enfance et l'âge adulte et filme une trajectoire romanesque et la naissance d'une femme.

Nous sommes dans le Haut-Rhin, en Alsace, la terre de cinéma de **Marie Dumora**. *Belinda* est devenue une jeune femme aux cheveux longs, amoureuse d'un jeune homme, Thierry, qu'elle désire épouser. **Marie Dumora** la suit, elle et son entourage, toujours à juste distance et sans camoufler son dispositif : elle use d'une grosse caméra à l'épaule, équipée d'une focale 50 mm (qui correspond à la vision de l'œil, à la manière de Bresson, Blain ou Ozu) et est accompagnée d'un ingénieur du son. Sous son regard tendre et bienveillant, ses personnages évoluent de moments de grâce en déconvenues. Son héroïne est une Pénélope patiente et résolue, un petit soldat vaillant, courageux et fervent. **Marie Dumora** parvient à tisser un récit fort et émouvant, où le champ et le hors-champ se répondent habilement (à cet égard, la scène du mariage fait appel à notre imaginaire et brille par ce qu'elle ne peut dévoiler). Car dans cette famille d'origine yéniche (communauté semi-nomade d'Europe), plusieurs membres passent une partie de leur temps incarcérés. La réalisatrice fait une place à ces absents, marie judicieusement ce qui se joue sous nos yeux et ce qui se raconte ou se fantasme. C'est la force de ce documentaire, qui donne à voir des êtres démunis, mais debout. Vaille que vaille.

Prochaines séances :

La Fiancée du Pirate (Nelly Kaplan)

du 17 au 21 mai 2018

Wajib, l'invitation au mariage (A. Jacir)

du 17 au 21 mai 2018

The Rider (Chloé Zhao)

22 mai 2018 - séance unique !

Court métrage :

A BRIEF HISTORY OF PRINCESS X

Gabriel Abrantes – Fiction – 7'08

Retour sur l'histoire de Princess X, phallus en bronze futuriste et doré, sculpté par Brancusi, qui n'est en fait qu'un buste de l'incroyable petite nièce de Napoléon, Marie Bonaparte.

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€* * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)